



ENTRETIEN COM EDGAR MORIN

PRESENTATION

L'entretien avec le penseur français Edgar Morin a fait partie de la production de subsides pour le processus de préparation de la 3e Olympiade latino-américaine de Philosophie, qui s'est tenue dans la ville de Petrópolis, état de Rio de Janeiro, en octobre 2012. Parler d'Olympiade de philosophie peut paraître étrange pour certains, surtout parce que cette discipline est historiquement marquée par son caractère critique. Renforcerait la philosophie la compétition individuelle entre les jeunes?

Toutefois, il convient de mentionner que bien qu'elle soit née en Bulgarie, plus précisément à l'Université de Sofia, dans le but de produire des essais philosophiques individuels parmi les élèves de l'enseignement de base, l'Olympiade de philosophie a acquis une nouvelle conception lorsqu'elle a été adaptée à la réalité latino-américaine. Des philosophes et des enseignants en Uruguay ont fait un saut qualitatif en recadrant l'Olympiade et en lui donnant un caractère solidaire. Ainsi, afin de résoudre un problème philosophique précis, des jeunes de différentes écoles se réunissaient pour chercher et pour trouver une solution au terme de laquelle chacun était valorisé et certifié.

Lors du problème proposé l'année 2012, le même a été fait : Quel est le coût social du progrès? Puisqu'Edgar Morin était à Rio de Janeiro, dans une institution d'enseignement renommée, nous lui avons demandé un entretien afin de produire des réflexions qui pourraient nourrir la discussion du problème mentionné.

Dix ans plus tard, la question sur le coût social du progrès est toujours un sujet d'actualité, surtout aujourd'hui à l'heure des investissements dans la technologie, avec l'accent mis sur l'intelligence artificielle, par exemple, qui pourra remplacer le travail humain.

André Vinícius Dias Senra

(Instituto Federal de Educação, Ciência e Tecnologia do Rio de Janeiro)

Mateus Geraldo Xavier

(Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro)



ENTRETIEN AVEC EDGAR MORIN: QUEL EST LE COÛT SOCIAL DU PROGRÈS ?¹

ANDRÉ SENRA – *Qu'est-ce que le progrès et quel est sa racine problématique ?*

EDGAR MORIN – Au sens ordinaire, le progrès signifie à la fois le développement de l'économie, de la technologie, du bien-être et l'amélioration de tous les aspects de la vie. L'idée du progrès était celle que l'histoire humaine avait trouvée son vrai chemin avec la modernité. Au moment de la Révolution française, Condorcet (penseur du siècle des Lumières) pensait que le progrès était une loi historique, qu'il y aurait toujours du progrès, que demain serait toujours mieux qu'aujourd'hui. Cette idée de progrès a été incarnée dans les esprits des pays développés de l'Europe occidentale et, au XXe siècle, elle pénètre d'autres pays. Cette idée de progrès en tant que loi de l'histoire n'existe plus. Parce qu'on voit que le progrès des armes nucléaires n'est pas un progrès humain, on voit que l'incertitude et l'inconnu ne permettent pas de prédire l'avenir, qu'il existe de nombreux dangers de régression dans le monde entier. La foi dans le progrès en tant que loi historique a connu une crise.

ANDRÉ SENRA – *Pourquoi le progrès humain, depuis la culture anthropocentrique de la modernité, n'a-t-il pas abouti à l'équilibre, à la paix et au bon sens, mais à des disputes impérialistes, de territoires, et à des radicalismes comme on l'a vu dans le développement du capitalisme ?*

EDGAR MORIN – Certes, il y a un lien entre modernité et progrès. Aujourd'hui, l'idée commune du développement est celle que le progrès matériel, technique et économique produit naturellement le progrès humain, la démocratie et le bien-être. L'expérience démarrée au siècle dernier a montré que le progrès technique et économique peut se produire dans des conditions de dictature et de manque de liberté. Prenons, par exemple, le manque de liberté au Chili, avec Pinochet ou dans le contexte de la dictature au Brésil. Le progrès matériel ne signifie pas le progrès humain. La crise actuelle du progrès est en même temps la crise de la modernité. L'idée de modernité considère que le développement de la science, de la technologie et de l'économie sont des développements permanents qui amélioreront toujours l'humanité. L'idée occidentale du progrès considère que la science et la technologie sont des moyens de domination de la nature. Dans le monde occidental, il y a une séparation complète entre l'humanité et la nature. Dans la Bible, Dieu le créateur a fait l'homme à son image. Plus tard, Paul parle de la résurrection pour les humains, pas pour les animaux. Descartes, au XVIIe siècle, soutenait l'idée de l'humain comme l'esprit, le mental et l'animalité comme une machine. Une séparation radicale du monde humain et du monde de la nature a commencé. Comme si le monde humain ne dépendait pas du monde de la vie. Pour cette raison, nous sommes arrivés très tard à la conscience écologique de notre relation avec la nature. L'idée occidentale de la modernité consiste à une séparation entre sujet et objet. Cette séparation est une forte crise de la modernité. Elle est présente à la fois dans le développement des villes, de l'éducation, des affaires, du capitalisme et aussi de l'anticapitalisme (des socialismes).

L'Europe a traversé un moment d'équilibre du capitalisme, où sa volonté de domination a été équilibrée par les travailleurs, les syndicats et les partis de gauche. Un équilibre qui a duré 23 ans et qui a rendu possible la création de lois sociales de protection du travail, qui ont permis d'imposer au capitalisme certaines décisions qui limitent son pouvoir. À la fin du siècle dernier, non seulement avec l'implosion de l'URSS, mais aussi avec les idées néolibérales de Thatcher, la volonté illimitée de profit du capitalisme était effrénée. C'est une caractéristique très importante de la mondialisation parce que l'on constate une augmentation des inégalités. Les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. Parce qu'il n'y a pas de limite au capitalisme normal, en particulier au capitalisme financier et spéculatif qui a un pouvoir gigantesque. À notre époque, on ne peut pas parler plus d'un progrès. Il y a deux choses: l'une qui est le progrès technique et économique. Et l'autre chose qui est le progrès humain. Le premier ne produit pas nécessairement le progrès humain. Le progrès humain doit lutter contre ce genre de progrès, il doit contrôler la science pour l'empêcher de fabriquer des armes nucléaires, il doit contrôler la technique. L'idée de progrès commence à changer. Le progrès n'est plus une loi de l'histoire. Le progrès est une possibilité humaine. Une possibilité qui n'est pas une certitude. Lorsque des progrès sont réalisés, ils ne sont pas irréversibles. Par exemple, au XIXe siècle, dans les pays d'Europe, la torture a été supprimée. Au XXe siècle, dans les mêmes pays, avec le nazisme, le stalinisme, avec la guerre française, tout a changé. On pensait que la démocratie était une chose irréversible en Europe avant la Première Guerre mondiale. Puis dans ces pays démocratiques sont venus le stalinisme, le franquisme en Espagne, le nazisme en Allemagne. Il n'y a rien d'irréversible dans le progrès et dans l'économie. C'est une question de

¹ Entretien accordé le 27/02/2012, par le penseur français, Edgar Morin, aux professeurs brésiliens de philosophie André Vinícius Dias Senra et Mateus Geraldo Xavier, à l'occasion de la préparation à l'Olympiade latino-américaine de Philosophie (qui a eu lieu en octobre 2012 dans la ville de Petrópolis dans l'État de Rio de Janeiro)



volonté et de conscience. Ce qui ne se régénère pas, dégénère. Si nous ne pouvons pas régénérer la démocratie en la faisant dépasser les mots vides, elle dégénérera. Si nous ne pouvons pas régénérer l'humanisme, il dégénérera. Une autre chose à considérer ici est la relation entre l'humanité et la nature. Considérer qu'il y a des limites à la croissance économique c'est du progrès. Il devrait y avoir des limites à la production, par exemple des voitures. Il y a des choses sans limites et des choses avec des limites. Ce qui est sans limite pour nous, c'est l'énergie solaire. Les animaux et les plantes savent comment l'utiliser mieux que nous. Il y a des sources d'énergie qui vont diminuer - le pétrole, le carbone qui sont sales. Ce développement technique provoque un dysfonctionnement de la nature et ça c'est la limite. La limite est le respect de la biodiversité. Il faut respecter la vie animale, la vie végétale. Nous devons entrer dans une conscience écologique non seulement pour l'énergie, mais aussi pour changer, par exemple, l'agriculture. Il y a des fermes géantes à l'état de Mato Grosso et en France qui tuent la capacité de la terre, à cause des ingrédients chimiques et des pesticides utilisés pour produire des aliments. Aujourd'hui, l'agriculture capitaliste industrialisée est l'une des choses qui nuisent le plus aux êtres humains. Nous devons revenir en arrière et investir dans l'agriculture des petits producteurs. Le danger ici au Brésil et dans les pays d'Afrique sont les multinationales occidentales, chinoises, coréennes et saoudiennes qui achètent des terres pour l'agriculture industrielle afin de leur exporter des aliments, ce qui produira la faim dans nos pays. Chaque pays doit impérativement avoir son autonomie alimentaire minimale, même s'il peut continuer à importer les choses nécessaires.

ANDRÉ SENRA – *Pourquoi proclamer les droits de la nature comme si la question de l'humanisme avait déjà été résolue, assimilée ou surmontée? Ne serait-il pas le cas de redéfinir ce que signifie l'action de l'homme afin de déterminer le sens de ce qui est produit et de quelle manière peut-on proposer une voie alternative par rapport à la relation entre l'homme la nature?*

EDGAR MORIN – Je ne sais pas si le plus important serait une Déclaration universelle des droits de la nature ou si le plus important est d'amener par l'éducation non seulement les étudiants mais aussi les adultes sur la question de la consommation. Il est nécessaire de développer une éducation générale sur les problèmes de la relation avec la nature qui indiquerait que le but de la civilisation n'est pas seulement quantitatif, mais qualitatif. Jecrois qu'une éducation générale qui change la vie, une nouvelle relation avec la consommation, avec votre vie quotidienne est très importante. Je pense qu'une déclaration des droits de la nature n'est pas mauvaise, mais il y a une question plus profonde à se poser. Il y a des choses plus profondes à faire, que nous devons changer les sens même de la civilisation, comme disait le président (coréen?), le bien-vivre, relation de solidarité, de bien-vivre.

ANDRÉ SENRA – *La conscience est un concept qui semble être lié à l'idée d'une critique qui rétablit les limites et la légalité de la pensée et de l'action. À cet égard, le thème de la conscience apparaît comme un appel contre l'aliénation. D'autre part, la conscience est un sujet qui a disparu des investigations philosophiques au XX^{ème} siècle (Marx fut le dernier à traiter le sujet dans la modernité et dans la contemporanéité seul Husserl développe cette approche). Reprendre le thème de la conscience indique qu'une conscience mondiale ne serait pas une raison alignée à l'idéologie du pouvoir envigueur, mais s'annoncerait nécessairement en opposition à la mondialisation?*

EDGAR MORIN – Une conscience mondiale signifie une conscience qui est aujourd'hui plus facile à développer qu'autrefois, où il n'y avait pas de relations entre les nations et les peuples. Actuellement, puisqu'il y a la conscience de communauté de destin, la conscience mondiale est pour moi la conscience de la patrie. Nous sommes tous fils et filles de la terre, d'une évolution biologique de cette planète. Nous avons les mêmes traits fondamentaux, les mêmes capacités à sourire, à pleurer, la même anatomie, mais le plus important c'est de comprendre l'unité humaine avec la diversité humaine. Tous les humains sont exactement le même modèle. Chaque personne est unique, chacune a son visage, sa mentalité, un tempérament. Il en va de même pour les cultures. La culture est un fait universel, mais chacune est différente. Les langues ont toutes la même structure, mais elles sont toutes différentes. Unité dans la diversité et diversité dans l'unité. La conscience du monde n'est pas seulement la conscience de l'unité, mais la conscience de la diversité humaine, du respect et du développement de toute diversité qui est une chose créative.

ANDRÉ SENRA – *Dans quel sens la critique de Marx par rapport aux contradictions internes du capitalisme peut-elle encore être mise à jour selon le paramètre actuel du développement social en tenant compte de la mondialisation et de la durabilité?*

EDGAR MORIN – Il est évident que la pauvreté et l'inégalité sont des traces du même processus. Autrefois, dans le passé européen il y avait des forces réglementaires contradictoires du capitalisme qui offraient une protection aux pauvres. Cela est à moitié détruit actuellement. Je considère que le processus de



prolétarisation de Marx est présent. La prolétarisation a lieu dans la force de travail. Nous devons régénérer le mouvement des travailleurs et des consommateurs. Car maintenant, il n'y a pas seulement des producteurs, mais aussi des consommateurs. Ce sont les mêmes. Il faut investir dans le mouvement de résistance, il faut créer une nouvelle conscience de la solidarité humaine et aussi créer le levain des vieux partis de gauche du passé. Je peux proposer de telles solutions locales, dans certains cas, mais en général, c'est la réduction des inégalités qui permet de réduire la pauvreté. Tout cela passe par un processus de résurrection de la solidarité sociale. Selon le sociologue Simmel, la différence, dans le passé, entre les pauvres Européens et les pauvres Africains ou latino-américains est la suivante : le pauvre est la personne assistée, qui bénéficie d'une certaine aide sociale, de l'Église, de la municipalité, de la famille. Être pauvre c'est bénéficier de l'assistance. Cela évite aux pauvres de tomber dans la misère totale. Pour cette raison, nous devons faire tout le mouvement de la lutte contre la pauvreté, en faisant la résurrection de la solidarité.

ANDRÉ SENRA – *Le contrat social a été institué dans la modernité pour garantir une certaine protection aux citoyens. Au XXI^e siècle, quel serait le rôle du contrat social: nous protéger du capitalisme?*

EDGAR MORIN – Le contrat social est un mot abstrait. Pour Jean Jacques Rousseau le contrat social signifie que les gens abandonnent leur vision égoïste pour la déléguer à une volonté générale. Ce genre de contrat ne peut jamais être établi par écrit. Ce qui est vrai dans cette idée, c'est que l'intérêt général n'est pas l'incorporation des intérêts particuliers. Mais si quelqu'un a dit, par exemple, comme l'a fait le Parti Communiste qui prétend être le représentant de l'intérêt général, alors il peut imposer à chacun sa volonté. Cela n'est pas important. Pour moi, il est impossible d'établir un contrat, à part de manière idéale.

ANDRÉ SENRA – *La métaphore "tribunal de la raison" a été pensée par Kant pour affirmer la nécessité d'une raison qui sache penser de manière autonome, critique, mature, équilibrée. Certes, une telle raison n'est pas guidée par des questions d'intérêt. La philosophie critique de Kant penche vers le projet de l'époque des Lumières. C'est une pétition de principe universaliste. Un tribunal ne part pas d'affaires au cas par cas. Cependant la relativisation contemporaine supprime la possibilité de l'esprit des Lumières, simultanément une autre question apparaît: comment traiter l'idée d'un tribunal à partir d'une considération relativiste et qui tend à quelque chose déjà déterminée en fonction d'une raison établie, tel que le matérialisme et l'économie capitaliste?*

EDGAR MORIN – Sur cette question (création d'un tribunal moral pour juger les crimes), je ne suis pas entièrement d'accord avec mon ami le sénateur Cristóvão Buarque. Pourquoi? Lorsque nous discutons des crimes contre l'humanité, c'est contre l'humanité future. On voit que tout est manipulation d'informations sur ce qui est un crime. Il se peut que la production d'objets qui causent des dommages à la nature soit un crime. Cela n'est pas possible. Si je pense que tout le cours de notre civilisation est un crime contre l'humanité, contre l'avenir, alors j'aurai du mal à discriminer, à localiser et à sélectionner ces crimes. La difficulté est de trier quels sont ou ne sont pas les crimes. Le Tribunal Russell a été créé contre les bombardements au Vietnam, parce que ce n'était pas contre les militaires, mais contre les civils. C'était un événement localisé. Aujourd'hui, le même tribunal discute les droits des Palestiniens. C'est une chose localisée. Premièrement, nous devons voir s'il y a des choses que nous pouvons sélectionner comme un crime. Cela semble difficile. Par exemple, en France, il existe un laboratoire pharmaceutique qui a fabriqué un produit qui, cinq ou six ans plus tard, a été considéré comme très nuisible. Mais le laboratoire a tout fait pour empêcher les initiatives de rendre cela public dans les médias. C'est un crime pour lequel il y a un tribunal spécifique pour le juger. Un autre exemple, l'industrie des cigarettes a payé des revues et des scientifiques pour dire que les cigarettes ne sont pas si nocives. Elle a fait des efforts pour mettre en évidence les aspects bénéfiques et pour cacher les effets mortels. Il y a des procès qui peuvent être faits là-dessus. Je pense qu'il y a quelque chose d'important et de nouveau, liée à la conscience de la destruction de la nature. Il s'agit de comprendre que l'éthique est aussi une éthique pour l'avenir, pas seulement pour le présent. Habituellement, l'éthique est un comportement moral pour la relation entre les uns et les autres. Aujourd'hui il faut réfléchir à ce que nous laisserons aux générations futures. C'est une nouvelle dimension de l'éthique. Nous devons introduire la conception de l'avenir dans l'éthique. Pour moi, jusqu'à présent, l'idée d'un tribunal ne semble pas tout à fait possible de manière efficace. Je pense que, comme tout le reste, il y a un besoin de sensibilisation. Toujours, dans l'histoire, le développement se fait en petits groupes, comme s'est produit dans la religion chrétienne. Il faut démarrer une nouvelle conscience à divers endroits, en réseaux, afin qu'elle devienne une nouvelle force pour changer les choses.

MATEUS XAVIER – *Il y a une séparation, depuis Machiavel, entre l'éthique, la politique et la science. La cause de nos problèmes mondiaux est cette séparation. Êtes-vous d'accord avec une union de l'éthique, de la politique et de la science pour résoudre les grands maux de notre siècle?*

EDGAR MORIN – Je pense qu'il y a toujours des problèmes conflictuels entre l'éthique et la politique.



Dans le cas d'une nation, il y a deux politiques: une politique réelle, liée aux intérêts nationaux, et une autre politique idéale, ou idéal de politique, qui est la politique des droits de l'homme. Prenons, par exemple, la relation avec la Chine. La Chine est une dictature où il n'y a pas de droits de l'homme, avec peu de liberté pour les travailleurs et les autres personnes. Une politique éthique serait de ne pas établir de relation avec la Chine, mais en fait les intérêts économiques et commerciaux permettent qu'une telle relation se réalise. Prenons le cas de la Syrie, qui est une dictature terrible. Comment intervenir dans cette affaire s'il n'y a pas de possibilités militaires de le faire? Et il y a aussi le problème de l'opposition à cette dictature, qui est une opposition avec ses contradictions éthiques et religieuses. Il est très difficile d'introduire l'éthique dans ce contexte. Le problème permanent est d'associer l'éthique et la politique, d'introduire l'éthique dans la politique. Nous pouvons introduire un peu d'éthique dans le monde, mais si nous arrivons à une société mondiale, une confédération mondiale, alors il sera plus facile d'introduire l'éthique, car le discours est prononcé au nom de tous. À l'heure actuelle, le défi de l'éthique en science persiste. Il y a une science dans laquelle la seule éthique consiste à savoir pour savoir. C'est contraire à l'éthique. Il y a un manque d'éthique humaniste qui empêche les scientifiques de faire certaines expériences. Par exemple, à Auschwitz, il y avait une médecine nazi. La science n'a pas d'éthique. Seule une éthique humaniste ou religieuse peut empêcher la science de faire des choses trop contraires à l'éthique. La question de réintroduire l'éthique dans tous les domaines est très importante, mais les contradictions et les difficultés entre science, éthique, politique et technique restent des enjeux.